

# La complicité des méduses

- Médusa, homéopathie Médusa! En avez-vous?

Je posais la question mais neuf fois sur dix, je connaissais la réponse. Ma cliente n'en avait pas. Comment peut-on avoir de l'homéopathie Médusa à disposition chez soi ? Mais le mot homéopathie est tellement rassurant. C'était la technique, ma technique de la "douche écossaise" que j'avais développée, peaufinée depuis plus de trente ans. Après des propos extrêmement inquiétants, voire alarmistes, je trouvais toujours les mots remplis de compassion pour apaiser ma victime, la mettre dans un état de dépendance sinon médicale, disons affective.

Le plus compliqué était de faire le chemin de la plage jusqu'au lieu de vie de ma partenaire innocente.

Mais quand ça fonctionnait, et ça fonctionnait très souvent, la partie était gagnée. Le coucou était dans le nid, le reste n'était qu'un jeu d'enfant, un jeu de dupe qui ne me lassait jamais. Je dis ma partenaire, mais j'avais depuis quelques temps, développé aussi ma stratégie chez la gent masculine qui finalement était encore plus simple à duper. Aveuglés par leurs statuts de male qui savent tout sur tout, ils se méfiaient des femmes qui, par nature, étaient vénales; mais rarement d'un autre homme qui potentiellement pouvait devenir une relation, un copain voire un ami.

Car le mal qui rongait cette planète de sept milliards de bipèdes en station verticale était la solitude. Ils en crevaient de la solitude. Ne pas pouvoir partager des sujets aussi fondamentaux que le réchauffement climatique, les bouchons de l'été, la rentrée de septembre, les vendanges d'octobre, et autres marronniers. Ils voulaient raconter leur vie unique, leurs expériences insolites, leurs exploits remarquables, leurs voyages la tête en bas, leurs brillantes carrières de cadre moyen, la fois où ils avaient donné à un député croisé en pleine campagne législative, toutes les ficelles pour remettre la France sur les rails de la prospérité. La médiocrité commune, celle que l'on cache aux autres et surtout à soi-même. Ils s'inventaient des vies qu'ils n'avaient pas. Ça rassure. Ils étaient dans l'illusion, pour faire semblant de pas perdre

leur vie. Que leur héros soit Gandhi ou Justin Bieber, ils avaient leur avis, évidemment le meilleur quel que soit le sujet. Ils étaient prêts à tout; pas pour le partager avec un quidam, non carrément pour l'imposer au monde entier. Alors, pensez quand un sexagénaire, à la crinière plus sel que poivre, aussi complaisant que moi, s'arrêtait pour les écouter ; il fallait juste distiller quelques onomatopées, des hochements de tête au bon moment, saupoudrer le tout de sourires convenus pour qu'ils se mettent à table. La confiance était là, et j'opérais en terrain conquis.

- Vous n'avez pas d'homéopathie "Médusa» ?

Non, elle n'en avait pas.

Le vétérinaire que j'étais, enfin j'étais aussi vétérinaire que cosmonaute, les rassérénait. J'avais trouvé dans cette fonction toutes les qualités que ma victime et moi recherchions. Vétérinaire, c'est le graal des métiers chez le faussaire, le truant des beaux quartiers, le monte-en-l'air des immeubles haussmanniens, l'Arsène Lupin du 21<sup>ème</sup> siècle. Vétérinaire, dans l'imaginaire collectif, c'est une évidence jamais remise en cause. C'est un vrai théorème mathématique. Un véto, premièrement, c'est une personne qui a des connaissances médicales. Deuxièmement, il soigne le meilleur ami de l'homme. Donc c'est obligatoirement une personne parfaitement digne de confiance. Alors depuis quelques années, j'étais devenu ce véto en retraite qui avait consacré sa vie à l'amour des bêtes, et forcément de son prochain. J'avais toujours une histoire pour tirer des larmes au plus dur des cœurs. Imparable, le coup du chien renversé par une voiture que j'avais opéré et veillé toute la nuit en attendant son dernier souffle libérateur. Puis ce chat qui avait traversé toute la ville pour venir se frotter à mes jambes comme pour me remercier de l'avoir sauvé du crabe. Le poney qui me faisait des clins d'œil. Le ouistiti qui m'applaudissait. Puis, ma carte maitresse, mon atout suprême, le dix de der qui me faisait remporter la partie; un perroquet du Gabon qui me disait "Braaaaaavo véto". Plus c'était gros et plus ça passait.

Mon terrain ou plutôt mes terrains de jeu allaient de St-Cyr à Sanary avec une affection toute particulière pour Bandol la discrète, aux charmes raffinés par sa

douceur de vivre. La plage du Casino mais surtout les calanques Renécros, Capelan, parfois les Engraviers, rarement la Galère, jamais Port d'Alon, trop familiale.

Avec la panoplie du gentleman cambrioleur, mon costume de scène était un savant mélange de classicisme tranquillisant et de modernité intrigante: pantalon blanc "Vilebrequin" à la coupe ajustée pour éviter les fautes de goût, "Repetto" gainsbouriennes, chemise bleu claire ouverte sous un pull marine jeté sur les épaules. J'avais troqué la classique "Tag Heuer Monaco" pour un set de cinq bracelets désaccordés achetés sur le marché du port. Quand je relevais mes manches, un sibyllin tatouage constitué de deux cornes démoniaques délicatement posées sur une auréole d'ange me donnait un air de pirate au long cours. Certaines conquêtes affamées avaient eu le privilège de découvrir, gravé sur mon omoplate, une étrange méduse sortant d'un coffre à trésor posé sur un fond marin.

- Pas de "Médusa", tant pis. Apportez-moi un peu d'huile pour calmer la zone et nourrir en profondeur le derme.

Je réclamais de l'huile d'olive. C'est tellement à la mode depuis l'étalage des vertus des repas crétois dans les magazines féminins que ce liquide gras trônait triomphalement dans toutes les cuisines de France et de Navarre. Et puis, s'il n'y avait pas d'huile d'olive, je demandais n'importe quel onguent suiffeux pour effectuer un savant massage sur la zone tuméfiée par les tentacules d'un piqueur-mauve.

Un vieux c'est comme un enfant. Des paroles douces et prévenantes, un sourire mielleux, un bonbon acidulé, un placebo appliqué sur le bobo, et nous devenions les meilleurs amis du monde.

Aujourd'hui, j'avais été conduit dans un logement cossu de la middle class, proche de l'Escourche.

Comme d'habitude, j'avais pris en charge ma victime juste à son arrivée sur la grève. Elle revenait d'un aller-retour plage-bouées jaunes quand ma complice l'a touchée par trois fois, ventre, épaule et avant-bras. Touchée-coulée. Paniquée par cette brûlure acide, elle avait bu plusieurs tasses avant de se rendre compte qu'elle était assez proche du rivage pour avoir pied. Je reconnaissais au premier coup d'œil

une personne en détresse après une rencontre imprévue et non désirée avec une méduse. A part Bombard, Cousteau ou Mayol, l'eau n'est pas notre élément naturel. On sera vite en position d'infériorité même face à un poisson rouge.

- Que s'est-il passé, dis-je naïvement ?
- Je ne sais pas. J'ai senti des brûlures.
- Houlà, une brûlure ! Montrez-moi vite, c'est extrêmement dangereux sur une personne fragile. Vous ne craigniez rien, je suis vétérinaire.

La douche écossaise, vous vous souvenez. Un propos inquiétant, un propos rassurant. Comme en amour, ma conquête s'abandonnait déjà aux bras virils de son improbable amant. Je regarde les zones impactées, je presse, palpe pour analyser les blessures, mais surtout pour réchauffer et permettre au venin de circuler, d'investir ce corps que je veux altérer.

Investir ce corps que je veux altérer.

Elle est pendue à mes lèvres, surtout au diagnostic qui va en sortir. Le taureau a mis un genou à terre, il faut continuer d'enfoncer les banderilles dans les chairs meurtries, avant qu'il ne reprenne des forces pour se relever.

- Je ne peux pas vous cacher que ce n'est pas beau. Les zones touchées sont larges, nombreuses. Elles sont proches du cœur et des poumons. Une embolie, un malaise vasovagal voire un AVC sont fort probables.

Un malaise vagal, c'est souvent bénin. Vasovagal, c'est un synonyme mais vous avouerez que ce mot fait froid dans dos. Mais c'est AVC qui était l'estocade finale. On ne sait pas ce que c'est, mais ça fait peur.

- Vous croyez docteur ?

Tel le fameux docteur Knock, j'avais envie d'embrayer :

- Alors, est ce que ça vous chatouille ou est-ce que ça vous gratouille ?

Mais j'avais un beau poisson au bout de ma ligne, alors je ferais doucement pour ne pas casser et louper ma prise, en remettant à plus tard mes blagues qui ne faisaient, dans ce moment-là, rire que moi.

- Allez, je vous emmène aux urgences, à moins que vous ne préféreriez que je vous ramène chez vous ?

Entre une paire de tarte et une part de tarte, le choix était simple. Ma technique était bien rodée. Le mot "urgence" faisait fuir même un jeune interne en devenir. Immanquablement, on me suppliait pour ne pas aller aux urgences. L'alternative unique ne laissait pas de place à une autre solution que de ramener ma conquête à son domicile.

Marie-Solange accrochée à mon épaule droite, ses affaires sur la gauche, nous gravissions cahin-caha la montée de Capelan pour rejoindre sa voiture. Pour se sentir encore jeune et désirable, elle avait troqué la commune Mini Cooper pour une "Juke" blanche, avec les options liées à son rang ; boîte automatique, intérieur cuir et toit ouvrant. Autoritairement, je l'installais à droite et prenais le volant pour la conduire vers sa perte. En démarrant, l'autoradio se cala sur "L'oublier" du groupe MADATOME, nous arrivâmes sur les dernières paroles :

*"...Tout me ramène à cette question ;  
Ma vie sans elle est sans raison..."*

Bien sûr que ma vie dépendait un peu d'elle, rigolais-je intérieurement. Elle n'en avait pas conscience. Surtout ne pas se déconcentrer. Rester dans le rôle. Ne pas se laisser distraire. La scène un du troisième acte allait commencer.

Sur les hauteurs de l'Escourche, trônait une villa cossue qui naturellement embrassait les baies bandolaises jusqu'à l'archipel des Embiez. J'aimais les demeures bourgeoises et discrètes fermées par de hauts murs. On ne peut que cacher des fautes, des secrets, des peines, des douleurs, des choses mal acquises derrière des remparts vaubanesques. Tel un expert d'assurance, il ne me fallait qu'un seul coup d'œil pour évaluer la vie, ou plutôt le niveau de vie de ma proie. Mais je me servais de tous les indices à ma disposition pour établir un diagnostic précis de l'île au trésor.

La façon de parler, le vocabulaire, les mots employés, le ton, la vitesse du phrasé, l'accent, les intonations. Puis les vêtements coordonnés, les chaussures de marque ou

prêtes à porter, l'allure, le maintien, le maquillage léger ou pesant, la coiffure, le parfum.

Je lisais comme dans un livre ouvert.

Le troisième indice était précisément le lieu d'habitation, le quartier, le mur fermant la demeure, simple sonnette ou digicode avec caméra, lotissement ou résidence, piscine ou jacuzzi, verger avec fruits à profusion ou discret massif taillé à l'anglaise, majordome apprêté ou servante zélée. Les dimensions du jardin étaient aussi un indicateur précieux, belle maison sur petit parc engazonné, vieux cottage sur vaste terrain, loft moderne sur parcelle arborée, toutes les combinaisons étaient là, sous mes yeux curieux, prémisses à l'ouverture du coffre-fort.

J'attendais, devant le portail, l'ouverture automatisée s'achever. Je redémarrais en écoutant le gravier crisser sous les pneus. C'est le bruit de la richesse. Il n'y a que dans les propriétés prospères que l'on peut savourer cette musique tel un concerto de Vivaldi. Toujours accrochée à mon bras, elle me guidait jusqu'au seuil de cette résidence aux charmes surannées. Le temps qu'elle trouve les clés dans son baise-en-ville, la porte s'ouvrait sur un homme de son âge, à peine surpris, même pas inquiet. J'expliquais rapidement la situation, avec en point de mire, un double objectif. Asseoir mon autorité de docteur et remettre une belle couche d'inquiétude pour mes deux tourtereaux. Le septuagénaire ne fut pas difficile à convaincre, il sortait d'une profonde sieste devant la télévision où les forçats du Tour de France moulinaient à des allures robotiques sous une canicule inhumaine. A partir d'un certain âge, la sieste fait partie de ces petits bonheurs quotidiens indispensables pour trouver encore du plaisir dans la vie. Fermer les yeux devant des gens qui font un effort physique, c'est carrément du vice. C'est orgasmique, quasiment un aller-retour vers le septième ciel, sans Viagra.

J'expliquai dans le détail ce qui s'était passé, prenant à témoin Marie-Solange pour qu'elle confirme bien mes propos.

- Médusa, Homéopathie médusa, en avez-vous ?

Lui non plus n'en avait pas. Je trouvais rapidement un ersatz pour pallier ce manque impardonnable. J'appliquais avec soin cette pommade de fortune, en distillant des paroles réconfortantes.

- Docteur, prenez-vous un café ?

Bien sûr que j'allais prendre un café. Après tous ces efforts pour arriver dans la place, je n'allais pas m'échapper comme un voleur. La comparaison m'esquissa un sourire. Je voulais toute la carte: Amuse-bouche, entrée, plat, fromage, dessert, café, pousse-café mais pas l'addition. L'addition, ce serait pour mes hôtes.

Que d'histoires incroyables m'ont apportées ces trente années de rencontre. Des amitiés indéfectibles, quelques histoires d'amour intenses, certaines frayeurs dantesques, des espoirs et des déceptions, des regrets et des remords, des repentirs et des satisfactions coupables, enfin des fortunes et des infortunes.

Je restais jusqu'en début de soirée pour surveiller ma patiente et entretenir le feu de l'amitié avec mes nouveaux amis. J'avais en trente ans de bons et loyaux services, un sujet de conversation par minute. J'étais capable de parler de tout. Ce que j'ignorais, je l'inventais. Sinon, j'écoutais mon confident me parler de ses passions, juste en me contentant de relancer la conversation.

S'il était républicain, je racontais mes pèlerinages annuels à Colombey-les-deux-Eglises. J'avais même un selfie avec le grand Charles. Soit il ne comprenait pas, et ça l'impressionnait. Soit il trouvait ça impossible, alors je lui lançais un clin d'œil complice, pour le mettre dans ma poche.

S'il était écologiste, je n'avais bien sûr, plus de voiture depuis longtemps, je mangeais avec les mains, je triais les poubelles de mes voisins, je recyclais mon urine pour économiser les ressources naturelles. J'étais le stakhanoviste du zéro déchet.

S'il était communiste, non impossible, il n'y a plus de communistes depuis belle lurette, à Bandol. Les mauvaises langues racontent qu'une vieille dame en aurait vu un en 56, rodant hagard autour du grand casino. Depuis, aucun témoignage, aucune photo n'ont pu prouver son existence.

S'il était artiste, je parlais de l'œuvre de Mondrian et Banksy comme si je lisais l'annuaire. J'avais un abonnement à l'année au Moma, un pied au Guggenheim et

l'autre au Prado. J'avais même habité quelques temps dans le Vexin, juste pour avoir le privilège d'admirer les étangs de Monet, à la moindre envie.

S'il aimait les chats ; je les trouvais tellement intelligents.

S'il aimait les huitres ; je lui parlais de ce petit Chablis qui se marie si bien avec les Utah Beach.

J'étais extrêmement pragmatique, complètement de mauvaise foi mais avec une telle conviction que j'aurais pu faire une grande carrière de politicien. J'étais aussi agile qu'un chat dans une volière. Mais l'important était de visiter tous les recoins de la volière. Ce que je faisais avec une facilité qui me rendait jaloux de moi-même. Ce n'était pas facile ou difficile, c'était devenu un réflexe vital. M'inviter dans la vie des gens pour faire l'inventaire de leurs biens, le bilan actif-passif de leurs avoirs. Cet avoir, sonnante et trébuchant, qui serait d'une manière ou d'une autre le mien dans les semaines qui viendraient.

Je prenais congé après une Fine Champagne.

- Je passerai vous voir dans trois jours pour voir si tout va bien.

- Merci Docteur. Notre porte vous sera toujours grande ouverte.

Je n'en demandais pas tant, pensais-je avec ironie.

Sur le trottoir, instinctivement, je pris la direction de la plage, mon lieu de prédilection. Je composais un 06 qui n'était gravé que dans ma tête.

- Allo, Kubera?

- Vêto?

- "Il est l'or...?"

- "... l'or de se réveill...or!"

- Très bien. Ecoute attentivement. 1 couple, environ 75 ans. Pas de molosse, pas d'alarme, La caméra et la centrale d'alarme sont hors-service. Maison vide entre 14 juillet et 15 août. Aucun vis-à-vis. Au rez-de-chaussée, trois tableaux de cabinet, une dizaine d'objets antiques de valeurs. Dans leur chambre à coucher, sur la coiffeuse, une boîte à bijoux. Dans le bureau à l'étage, coffre-fort Poirel & Kuntz, des années 30, serrure trois points avec clef et combinaison. Collection de timbres dans une quinzaine de classeurs. Et le



must, dans le salon, une collection d'œufs "Fabergé", d'une trentaine de pièces. Prévoir une trentaine de minutes, pour deux personnes et quatre valises trolley de cent litres.

- "Merci, Monseign...or"
- Arrête de dire merci et affole donc un peu ton style, nom de Dieu !
- Hein ?
- Oui, Je ne veux pas briser cette longue et fructueuse amitié mais il va falloir que tu passes la 5<sup>ème</sup>. Le dernier dindon de la farce va me faire entrer dans sa basse-cour, si tu vois ce que je veux dire. Il veut me présenter ses amis, ses relations. J'ai trouvé un filon et je ne partirai que lorsque la rivière sera vidée de toute trace aurifère. Il est temps de raccrocher les gants. Notre fin de carrière sera magistrale. Je t'offre un feu d'artifice grandiose, un bouquet final comme tu n'en as jamais imaginé. Il faut juste que tu changes de braquet.
- Pas de veto au plan du Véto. Je te suis les yeux fermés.
- Ah oui, une dernière chose. Sois en persuadé, cette année sera une année à méduses.